

Entrelacs

Dragana Favre

I^{er} siècle

Moi et mon histoire – j’oserais être intime

Je suis vieille, je sais. Néanmoins, cela ne va pas diminuer l’acuité de mon histoire. Je vous le déclare, je n’ai aucun signe du dérangement de mes fonctions mnésiques. Je vous l’aurais dit si cela avait été le cas (en sachant que cette phrase ne renforce pas le pouvoir de mes arguments). Je n’ai aucune envie de dévier le cours de mon histoire, d’autant plus que le cours, lui-même, est déjà méandreux.

L’objectif de ce long message serait très banal, prosaïque, si j’y ajoutais une valence émotionnelle. Après tout, il s’agit d’un discours d’une vieille dame qui est en train de tout perdre. « Tout » signifie vraiment tout, car le fait que mon esprit transformerait la nature de son existence ne soulage pas pour autant mon corps. Même avec une âme saine et persistante, mon « tout » d’ici, de cette époque, de cette dimension et de cet espace disparaîtra bientôt. Pour raccourcir et pour banaliser un peu, en vous convainquant que je suis à même de prononcer *ce* mot, mon « tout » va mourir bientôt. Les années courtes de cette planète verte et oxygénée ont

ajouté des décennies à mon âge administratif. La biologie ne s'est pas laissé tromper. Le calendrier de la planète-mère me poursuit. Je vais mourir très bientôt.

Cependant, avant de mourir, je vais laisser une trace – mon objectif occulte (jusqu'à ce moment, n'est-ce pas ?) de ce message. Je me sens comme un témoin ultime d'une transition subtile de notre espèce, ou peut-être est-ce mieux de dire d'une espèce, car la nommer « la nôtre » ne signifie plus grand-chose. Je suis témoin d'une transition subtile. Et je veux la nommer, la présenter, la décrire ici, prenant en compte toutes les difficultés de l'écrire, compte tenu des limites de notre langue. J'ai besoin d'une langue qui comprend toutes les langues d'antan, tous les dialectes oubliés, toutes les variations omises. Et même avec cette protolangue mariée avec tous ses nombreux descendants linguistiques, je n'aurais pas une moindre chance de vous décrire la subtilité que je ressens dans mon corps. Car, c'est ça, ce que j'ai découvert ici : une nouvelle communication et une nouvelle appartenance. Le problème est d'attraper sa manifestation avant qu'elle disparaisse dans quelque chose d'anodin et de naturel. Car elle est tout sauf

anodine. Et le naturel... je ne sais plus ce que ça signifie...

*

J'avais une grande chance de connaître Pandoran. En fait, tout ce que je vais vous dire, c'est l'histoire de Pandoran. Moi, je peux la nuancer car c'est ce que j'ai pu apporter à la vie de Pandoran : une nuance. Mais le pont entre le rouge et le jaune est composé par les nombreuses nuances d'orange. C'est l'orange, la moyenne de leur rapport. C'est l'orange, la substance de l'amour charnel du jaune et du rouge. C'est moi l'orange.

*

Peu avant de faire sa connaissance, plus ou moins se synchronisant avec le réveil de Pandoran de son sommeil glacial et artificiel, impensablement intergalactique, je m'étais trouvée en train de franchir le premier pas vers une vie adulte.

Kaï et moi, on avait décidé de vivre ensemble. C'était le grand pas pour notre petite société. La colonie était devenue plus grande que prévu mais il ne s'agissait toujours que de milliers de gens. Faire le choix d'établir une unité humaine sur notre petit monde signifiait de devoir demander une coupole pour soi-même, un jardin synchronisé, et c'était une grande responsabilité de donner son matériel biologique aux nouveaux êtres précieux de notre nouvelle planète.

Maintenant, lorsque j'y pense, j'ai bien raté toutes ces tâches de notre communauté. La plus grande partie de ma vie, je suis restée dans la même coupole, mes jardins n'étaient gérés que par moi ou mes élèves, et mon matériel biologique s'est avaricieusement fondu dans la fermeture.

Néanmoins, ils me respectent toujours ici, sur le Mhlon. Ce respect, je ne le mérite pas probablement ; pourtant je le prends volontiers. Après tout, je suis une vieille femme, sans miroirs génétiques. Et, également, je suis l'enfant de cette planète, son enfant le plus vieux.

*

C'est clair, ni Kaï ni moi ne sommes arrivés dans ce monde par hasard. Nos parents, étant les pionniers de la colonisation du Mhlon, avaient déjà une personnalité suffisamment curieuse, un comportement tempéré mais aventurier et la force psychique de dire au revoir et bonjour dans la même phrase. Une bonne sélection des pionniers sur la planète-mère, notre Terre, a fourni le nouveau monde, avec des grains sains et émerveillés par la nouvelle terre sur laquelle ils se trouvaient.

C'est amusant, maintenant lorsque j'y pense. Ma mère n'écrivait pas les résumés émotionnels à l'époque. Les résumés émotionnels n'existaient pas sur la Terre. Peut-être se satisfaisait-elle des phrases personnelles notées par-ci par-là, ou des longues discussions avec ses conseillers psychologiques. Elle ne m'a jamais parlé de ses discussions intimes avec elle-même. Et moi, il ne m'est jamais venu à l'esprit de lui poser la question, ignorant entièrement les défis auxquels elle était confrontée et les modalités d'introspection des résumés émotionnels.

C'est drôle, elle, ma mère, a pu commettre des erreurs sans les analyser a posteriori. Elle a aussi pu éviter de se poser des questions. Au moins, elle a pu le faire jusqu'à ma naissance. Je suis née l'année du « Conseil bienveillant ». Depuis lors, chaque habitant du Mhlon a dû se poser des questions au moins une fois par jour.

Ma mère dont mes souvenirs sont clairs était aussi une femme qui portait parfois des ombres sur son visage. Son passé a dû avoir des journées bruinées que j'ai ignorées durant toute mon enfance. Ma mère, pragmatique survivante, a dû savoir comment garder ses regrets sans leur donner un pouvoir perfide. Je suis fière d'elle, je m'en aperçois maintenant. Non, c'est un mensonge. La fierté a toujours été présente. C'était la peur de l'époque ténébreuse qui précédait ma naissance qui occultait la fierté. En fait, ma mère était une bonne pionnière de notre monde. Pourtant, elle n'a jamais mis en doute sa dévotion. C'est dommage, au moins de mon point de vue. Car les doutes ont collé certaines pièces du puzzle de mon identité. Les restes demeurent à faire la rébellion.

*

Je reviens à Kaï. Il mérite de figurer au début de mon message. Bon Kaï. Sain Kaï. Kaï dont j'ignore l'existence, parallèle à la mienne, depuis des décennies. Cet acte puéril que je reconnais et dont j'éprouve une légère honte me sauve des explications, des comparaisons, des questionnements. Et voilà, je viens de mentir. Non. Cela n'a rien à voir avec ces pièges pour mon âme que je notais à de nombreuses reprises dans mes résumés émotionnels. En fait, il me semble que j'ai besoin de ce souvenir de Kaï-garçon, de Kaï-jeune homme, de Kaï-naïf, de Kaï dont la petite-amie de l'époque était aussi si jeune et si enthousiaste. Avec toute la science et toute l'éthique, je n'arrive pas à admettre le passage du temps. Avec toute la technologie et toute l'empathie contrôlée, je ne peux que détester ma vieillesse.

*

Du coup, Kaï, mon ami.

Les paramètres du développement de Kaï étaient similaires aux miens, similaires mais loin d'être identiques. Ses parents étaient pionniers comme les miens. Il était cadet de sa famille comme moi. Néanmoins, Kaï a eu une chose que je n'ai jamais pu avoir : il a eu l'expérience du voyage. Le même voyage que Pandoran a expérimenté à la trentaine, Kaï l'a éprouvé à l'âge de 4 ans, ce qui l'a directement propulsé dans tous les livres de notre jeune histoire. Kaï était le premier enfant endormi durant les siècles du voyage intergalactique. Kaï est devenu, sans s'en apercevoir, l'enfant le plus âgé de l'univers.

Moi, je suis née ici. Je suis Mhlonienne. Oui, je suis en fait une Mhlonienne.

Il ne m'a pris qu'une vie de prononcer cette phrase. J'espère que ma vie durera suffisamment pour que je retrouve la fierté appropriée qui accompagnerait cette annonce. Peut-être est-ce une autre raison pour écrire ce message. Peut-être mes lecteurs seront-ils les témoins passifs de ma quête d'identité. Peut-être n'aura-t-il pas de lecteurs. Or, je vais prétendre que la pièce de ma vie se

joue dans un amphithéâtre plein. Les vieilles dames comme moi ont besoin de ce leurre de l'importance, cette nourriture pour l'ego.

Moi et mon histoire – je poursuis (stupide vieille obstinée comme je suis)

Donc, mes parents sont arrivés ici dans la deuxième vague, dix ans après la première qui s'est avérée être préparatoire et plus physique que scientifique. Ils étaient comme nos grands-parents, la génération zéro qui a sacrifié ses années mûres pour construire les piliers d'un nouveau monde.

Je me demande souvent si je suis la première génération au sens strict ? Les pionniers intergalactiques, mes parents par exemple, ne sont-ils que des germes de la nouvelle vie ? Et moi, je suis la première plante conçue sur ce terrain magique...

J'aime Mhlon. En fait, c'est plus que l'amour et plus que l'appartenance. Je le ressens dans mon intérieur. J'ai l'impression que ses odeurs sont odeurs de mon sang et que la viscosité de sa terre coïncide avec les formes de mes organes.

Ce n'a jamais été le cas pour Pandoran. Pour Kaï non plus.

*

Kaï n'a pas eu des souvenirs nets de son voyage. Il se souvient de la froideur, des yeux de sa mère après le réveil, de l'ambiance mouvementée. Une fois, m'a-t-il dit, il rêvait du voyage. Il était adolescent, ou même préadolescent, en tout cas, pas encore infesté par le vertigo identitaire. Il rêvait des couches transcendantes qui enveloppaient le sarcophage d'hibernation. Il comprenait que cet utérus froid le protégeait et, également, le nourrissait par une strate abstraite, onirique, par une appartenance à l'univers. Il va de soi que Kaï ne le comprenait pas ainsi à cette époque-là. Il se réveillait avec un sentiment de perte et une envie de replonger dans cet utérus intersidéral. Kaï aimait rigoler de cette expérience, de ce rêve, en disant que s'il avait été une fille, il aurait certainement eu ses premières règles ce matin-là. C'était Kaï, mon Kaï, avec une vulgarisation verbale du numineux et une appréciation profonde de son existence. Et un sourire insouciant.

*

J'aimais Kaï. Il était l'homme avec lequel j'imaginai contribuer à notre communauté croissante. J'étais jeune. Il était jeune aussi. Je ne me suis pas posé de questions sur notre vie, notre avenir, nos défis. Ce qui m'a intéressée le plus a été une exploration de cette planète avec lui. Après tout, on n'était pas justement les premiers colonisateurs. Nous avons été constructeurs, explorateurs, cartographes, archéologues, botanistes, microbiologistes, agronomes, géologues, ingénieurs, réalisateurs des projets, bricoleurs, factotums. Nous avons aussi fait de notre mieux pour être les artistes amateurs, en écrivant, en dessinant, en enregistrant, en chantant, en se synchronisant avec notre entourage.

J'ai failli écrire « nouvel entourage ». En fait, c'était le discours des aînés. Le biotope qu'ils percevaient comme le nouveau a été ma réalité. J'ai rapidement compris que mon système de référence n'était pas le même que le leur. Ils comparaient sans cesse ; j'ai accepté. Ils validaient, je profitais. Ils finissaient par l'accepter ; je vivais.

Je vivais... Je vivais au moins durant mon adolescence. Je ne suis pas tombée dans le piège de regretter mon origine extraterrestre. J'ai trouvé plutôt drôle mon unicité. Mon unicité qui ne dura pas longtemps, car de plus en plus d'enfants naissaient ici. Le Mhlon s'est révélé être un bon nid. Les enfants naissaient plus fréquemment que prévu.

Néanmoins j'ai été la fille mhlonienne authentique la plus âgée.

Il existait encore un garçon, de quelques jours plus âgé que moi. J'ai toujours voulu le contacter et parler avec lui. Je voulais lui poser la question sur son sentiment de l'unicité. Il vivait dans le complexe citoyen au nord du continent. J'ai facilement trouvé son nom et ses informations. Cependant, je n'ai pas su comment l'accoster. Je ne le voulais pas non plus. S'il était un peu comme moi, cela serait à lui de me trouver. J'ai conclu ainsi à cette époque-là ; j'avais seize, dix-sept ans terriens et je n'ai pas eu l'envie de courir derrière quelqu'un dans ce monde extraordinaire. Les miracles existaient ici dans toutes les directions, gauche, droite, en haut, en bas, et je n'ai pas eu besoin de chercher trop ce

qui ne se présentait pas tout seul devant moi. Maintenant je sais qu'il s'agissait d'un comportement d'enfant gâté, d'un petit animal apeuré de ne pas être le seul et l'unique.

Ce garçon a peut-être voulu me rencontrer. Il était intéressé, sans doute (avec doute, mais il me semble trop difficile de ne pas écrire sans doute, je dois y réfléchir ultérieurement).

En tout cas, quatre ou cinq ans plus tard il a été trouvé mort sur l'ubac d'une petite montagne du nord.

Une fois, j'ai pu discuter par hasard avec une ancienne amie de ce garçon. Elle s'appelait Este, elle était venue dans notre complexe pour une conférence sur l'entelechiana. C'était une conférence superbe, je garde toujours de vifs souvenirs des échanges. Des hypothèses, des idées imaginatives, des pauses volées avec les citoyens du nord. La plante, l'entelechiana, le vrai bijou de la botanique mhlonienne, nous a perturbés. Déjà son existence nous perturbait. L'entelechiana a été le sujet de mes études durant ces années et je participai à cette conférence avec un zèle indescriptible. Este est venue pour la troisième fois dans notre complexe et elle passait

des heures dans nos jardins et nos laboratoires. Elle était une jeune fille pétillante, de quatre ans terriens plus jeune que moi, très intéressée par la biologie et la médecine, qui parlait sans cesse de tous les sujets possibles, des pièces d'ethnothéâtre jusqu'aux nuances de lumière différentes au nord et au sud.

Comme la forêt avait été très ensoleillée (j'utilise toujours cette forme, je n'arrive pas à dire qu'elle était « aladfareté », comme mon neveu disait depuis sa petite enfance – je trouve ça moche, un germe de nationalisme et de séparatisme ; non, il y a des mots qui sont bons quelle que soit leur origine, même si le Soleil, ce Soleil original est invisible sous notre ciel nocturne), Este voulait avoir un guide pour sa balade. Les sentiers de notre forêt ne sont pas toujours évidents pour les invités. Les microbes et les petits serpentoïdes de notre forêt possèdent différentes odeurs et sèves que les gens du nord ne reconnaissent pas facilement. Je passai l'après-midi avec Este. Nous persistions à tenter de comprendre l'entelechiana, sa structure, son adaptation à notre agronomie agressive, ses potentiels thérapeutiques. Néanmoins, à toutes les deux nous ne la comprenions

pas, et cela a déjà soulagé mes doutes sur ma carrière en botanique. C'est Este qui m'a parlé, au sujet d'une montagne nid de l'entelechiana, d'un ami qui mourait seul sur une montagne.

Notre petite société a un postulat depuis le premier pas humain sur cette planète : pas de non-dits. C'est une des choses qu'on apprend depuis le premier cercle infantile : pas de non-dits. Du coup, j'ai pu avouer à Este que je ressentais une hâte d'en apprendre un peu plus sur cet homme. Je ne sais pas d'où venait cette pression de comprendre les circonstances de cet accident. J'étais très étonnée par ma réaction. Je devais savoir, tout de suite. Este n'a pas su quoi me dire en premier. Puis, elle m'a dit son nom. J'ai compris tout de suite, à ce moment-là, qu'il s'agissait du garçon que j'avais hésité à appeler durant des années. Este était surprise par ma timidité pour l'accoster.

— Mais, c'est normal. C'est comme il faut faire les choses. Juste les faire sans réfléchir.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai réfléchi tout ce temps. J'étais émue mais le sentiment du regret m'échappait. Je n'ai jamais réussi à me dire que j'aurais dû le contacter et

ainsi faire sa connaissance avant sa mort. Il est mort et c'est triste, c'est clair. Néanmoins, je n'ai pas pu me trouver concernée dans cette histoire. Essayais-je de me protéger, diminuer ma quasi-responsabilité ? Je ne sais pas. Peut-être est-ce le cas. Néanmoins, je n'ai pas revu Este après cette conférence.

J'ai quand même consulté les informations existant sur ce garçon. J'ai appris qu'il était triste. J'ai appris que la mort était naturelle mais inattendue et inexplicable. J'ai appris qu'il avait trois petites sœurs qui ont beaucoup pleuré. Même maintenant, je consulte tout ce que je trouve sur ses sœurs. Je ne sais pas pourquoi. J'ai besoin, me semble-t-il, de savoir que quelqu'un pleure toujours. C'est pathétique, je sais. Mais cela me calme.

*

Ma première rencontre avec Kaï a été ma première mise en évidence de ma différence avec les vrais pionniers. J'étais la vraie colonisatrice, cultivée avant ma naissance pour une mission nécessaire et audacieuse, mais je n'ai pas pu être la vraie pionnière. En comparaison, il me

manquait la légitimité. Je n'ai jamais traversé le rite de passage interplanétaire. Kaï, même tout jeune, était un ancien astronaute (même si, en réalité, il n'était qu'astrotouriste). Il a eu quelque chose qui ne m'appartenait pas. Il était comme nos parents mais meilleur, plus doux, plus radiant, plus d'ici.

Je suis tombée amoureuse de lui naturellement et aisément.

Jusqu'à ce que je m'aperçusse que, après tout, j'étais d'ici. Entièrement d'ici.

*

J'ai observé des différences dans mon corps lorsque j'étais en compagnie de Kaï ou lorsque je passais le temps avec d'autres de la génération après la mienne. Même les enfants, de quinze ans plus jeunes, me paraissaient plus comme moi que Kaï. Comme moi, comme moi... je ne sais pas comment l'expliquer, c'est quoi ça, « comme moi » ? Comme... quand je me mettais à côté, ou encore dans la même chambre avec un des

jeunes, un déclic énergétique éclatait dans ma poitrine. C'était une sensation bizarre mais agréable.

En fait, je l'aimais beaucoup, mon Kaï, mais je n'ai jamais eu avec lui cette réponse viscérale. C'était avec lui que j'étais censée avoir ces sensations corporelles profondes et magiques. Au moins c'était comme cela que j'imaginai la passion et l'amour. À côté de Kaï, j'étais bien. Je me suis sentie aimée, j'adorais discuter avec lui, faire l'amour, manger, se promener. Néanmoins, jamais une seule étincelle, ni un seul déclic.

*

Je suis restée avec lui, naturellement. Pas juste rester, j'étais contente. Nous, ensemble avec d'autres, nous construisions tranquillement notre colonie. Encore plus précieux que ça, nous découvrions cette planète.

J'aimerais vous parler du Mhlon. Le Mhlon est plus que l'habitat pour moi. Cependant, d'un autre côté, cela a dû être la même émotion pour les « vrais » humains, ceux nés sur la Terre. Ils ont dû adorer leur foyer implicite, leur terre, leur eau, leur soleil. Peut-être que tout ce que

je vous raconte, c'est un grand n'importe quoi. Juste les bla-bla d'une femme mourante qui idéalise ses origines et donne un sens à son existence. Peut-être, probablement, mes sentiments pour le Mhlon sont-ils pareils, même identiques à ceux de nos ancêtres à l'égard de la planète bleue. Et peut-être que l'unique différence, c'est la couleur. Pourtant, j'ai besoin de vous parler de cette couleur, de la verte de Mhlon, du vert de mon monde. Si vous n'avez pas d'autre raison plus sérieuse de me lire, abandonnez-le. J'ai besoin, un besoin intime, égoïste, d'écrire. Et je vais le faire.